

« La migration rebrasse les cartes »

Le Courrier, Dominique Hartmann | 11 avril 2017

L'association Appartenances donne la parole à Nouria Ouali, qui défend une approche plurielle de l'identité. L'exposition est à voir jusqu'au 28 avril.

Depuis près de 25 ans, l'association Appartenances vise à favoriser l'autonomie et l'intégration des personnes migrantes. A Lausanne, Yverdon et Vevey, les Espaces FemmeS sont des lieux de rencontre et de formation pour les migrantes en situation de précarité et leurs enfants en bas âge. L'association organisait récemment une journée de réflexion autour des enjeux de la migration et de la question du genre. Une exposition à voir jusqu'au 28 avril donne la parole aux femmes migrantes à travers des récits recueillis par Florence Hügi et des photographies d'Hélène Tobler (lire encadré).



*L'exposition «Migrations intimes» est à voir dans le bâtiment administratif de la Pontaise.
Hélène Tobler*

Nouria Ouali, docteure en sciences sociales et coordinatrice du Groupe d'études et de recherches «Genre et Migration» (GEM) de l'université libre de Bruxelles exposait lors de cette journée comment une certaine conception de l'identité peut figer les rapports entre migrants et pays d'accueil.

Vous défendez une approche complexe de l'identité. C'est-à-dire?

L'identité de chacun est multiple. Elle repose notamment sur la classe sociale, l'origine, l'orientation sexuelle, etc. Et varie au gré des circonstances de la vie, de l'âge, des changements de milieu ou de métier, etc. Pourtant, elle est très souvent définie de façon

figée et selon cette seule dimension. Dans le cas des migrants, c'est encore plus flagrant, puisque l'identité est volontiers réduite à l'origine de la personne ou à sa religion, par exemple, et aux maigres connaissances que l'on en a. Sans compter que la migration rebrasse forcément les cartes.

En quels termes faudrait-il penser dans ce cas?

Lorsque le regard de l'autre qualifie, il impose généralement une certaine forme de l'identité. En revanche, poser à quelqu'un la question de ses appartenances remet l'identité en mouvement: cet homme qui pratique sa foi est aussi le papa d'un garçon qui joue au foot dans l'équipe communale et un travailleur à l'usine, un militant engagé dans le mouvement associatif. Les appartenances sont multiples et évoluent au gré des rencontres, des opportunités offertes et des circonstances de la vie. C'est aussi une façon de changer de point de vue en considérant les migrants et les migrantes comme des sujets, non comme des objets de discours.

Chacun définit ses appartenances en choisissant les composantes variées et changeantes de son identité ce qui permet de refuser l'identité généralement assignée et réductrice imposée par la société d'accueil. C'est par ce biais que les migrants apparaissent comme des personnes pensantes et agissantes, et qui portent elles aussi un regard sur nous même. Le B.A.BA de l'émancipation est de pouvoir choisir son identité.

Quel est le risque de la première approche?

Un regard qui fige les différences produit de la stigmatisation, car celles-ci sont utilisées pour traiter les arrivants différemment. Vivant dans d'autres conditions que le reste de la société, ils et elles sont désignés comme dissemblables aux yeux de tous. Et les stigmatisations culturelles et religieuses compliquent précisément l'intégration dans la société, assez d'études l'ont montré aujourd'hui.

Les migrants ont plus difficilement accès aux facteurs sociaux déterminants de l'intégration comme l'emploi. Or celui-ci assure des avantages non seulement financiers mais symboliques: on fait partie du «groupe» des enseignants, ingénieurs, mécaniciens, ou coiffeuses, on devient consommateur, etc. Quand ces éléments sont accessibles aux migrants, ils sont dans la meilleure disposition pour s'intégrer, c'est-à-dire pour participer comme citoyens à part entière à la construction de la société future – qui est déjà multiculturelle.

Vous notez que la migration implique très souvent un déclassement professionnel et social, qui touche beaucoup les femmes.

Le contexte migratoire a beaucoup changé depuis la Seconde Guerre mondiale, en raison de la mondialisation libérale qui a entraîné une nouvelle division internationale du travail. Le care (les emplois dans le domaine du soin aux personnes) en est un bon exemple. Les Philippines, les Ukrainiennes ou les Syriennes, viennent en Europe s'occuper des enfants ou des aînés pour répondre aux besoins d'Etats occidentaux qui ont choisi de ne pas investir dans les infrastructures nécessaires pour faire face aux changements démographiques. Parfois hautement formées, elles sont déclassées dans le pays d'accueil. Il y a aussi ces femmes qui, du fait de leur niveau d'éducation, ne se satisfont plus des rapports inégalitaires de la famille patriarcale et décident de migrer.

Les associations de défense des droits des femmes peuvent-elles servir de relais ?

Leur rôle est très important. Mais elles doivent clarifier certaines questions comme la place de l'appartenance culturelle et religieuse des migrantes. A Bruxelles, un contexte que j'ai étudié, certaines associations exigent que la religion ou le voile soient laissés au vestiaire. Les acteurs associatifs envoient un double message : ces femmes n'ont pas le droit d'être elles-mêmes et ce qu'elles sont ne les intéressent pas. Pourtant, on sait aujourd'hui que le rapport à la religion et au voile varie, ainsi que le sens qui leur est donné ; et qu'il peut être porté à certains moments de la vie et puis retiré.

Pour les femmes migrantes, l'émancipation consiste à pouvoir agir de manière autonome plutôt que d'être en permanence contrainte de se conformer à des normes de la société d'accueil qu'elles ne sont pas autorisées à discuter, serait-ce pour mieux les comprendre. i

[encadré] La parole aux migrantes, en images

Dans le bâtiment administratif de la Pontaise, à Lausanne, une exposition dévoile le vécu de femmes migrantes en photos et en récits. A l'invitation de l'association Appartenances, la photographe Hélène Tobler a capturé le regard d'une dizaine de femmes pour raconter leur quotidien, leurs forces, leurs révoltes.

Les images aux tons clairs-obscur sont accompagnées de récits recueillis par Florence Hügi. Intitulée «Migrations intimes», l'exposition se veut un pont entre les visiteurs et les femmes migrantes, souvent peu visibles, pour «retrouver l'humanité qui nous lie». Les relations humaines, justement, sont au cœur des préoccupations des femmes qui se livrent. «Si j'avais une baguette magique, je parlerais votre langue, tout de suite. Ensuite, tout serait possible», témoigne l'une d'elles.

Les récits font état de leurs efforts pour créer des liens, dans un pays où «les gens vivent tous dans leur bulle». Comme lorsque cette femme qui vainc sa timidité pour apporter à ses voisins un plat lors du ramadan, en espérant faire connaissance: «Ils sourient, disent merci et vlam ferment leur porte.»

Les témoignages révèlent une vie dans l'expectative, des projets suspendus en attendant que les enfants grandissent ou que le français soit mieux maîtrisé. Il y est aussi question de la souffrance d'être cantonnée à son foyer: «Je me sentais comme en prison», confie une migrante.

Le travail revient dans les récits comme un facteur essentiel pour se faire une place dans la société. Lorsqu'on est sans emploi, la perte de confiance en soi guette. Aux obstacles de la langue et des diplômes non reconnus, s'ajoutent celui d'être une femme: «J'ai souvent entendu des employeurs me dire qu'ils avaient peur d'engager des femmes, à cause des enfants qui tombent malades. Un homme n'entend jamais ça.»

«Migrations intimes», à découvrir jusqu'au 28 avril, lu-ve de 7h à 18h30, av. des Casernes 2. Entrée libre.

https://www.lecourrier.ch/148510/la_migration_rebrasse_les_cartes?page=1